

M É M O I R E S

DE

FRÉDÉRIQUE SOPHIE

WILHELMINE,

MARGRAVE DE BAREITH,

SOEUR DE FRÉDÉRIC LE GRAND,

DEPUIS

L'ANNÉE 1706 JUSQU'À 1742.

ÉCRITS DE SA MAIN.

T O M E P R E M I E R .

BRUNSWICK, 1810

CHEZ FRÉDÉRIC VIEWEG.

A V A N T - P R O P O S .

Depuis bien des années l'on a parlé des mémoires de la princesse FRÉDÉRIQUE SOPHIE WILHELMINE de Prusse, Margrave de Bareith, de cette soeur tant aimée de FRÉDÉRIC le Grand. Bien des personnes ont fait la lecture du manuscrit que l'on offre aujourd'hui au public. Il est écrit de la main de la princesse, et l'on peut assurer hardiment, qu'il n'en existe aucune copie complète et authentique. Voici ce qui donne lieu à cette assertion. La Margrave légua ses mémoires à Mr. le conseiller privé de SUPPERVILLE, son

premier médecin, qui les posséda pendant le reste de sa vie. Après sa mort un ami bien respectable de l'éditeur en a fait l'acquisition, et n'a voulu mettre aucun obstacle à leur publicité.

Qu'on ne les confonde pas avec d'autres mémoires de cette princesse, qui sont sur le point de paroître et dont nous possédons déjà une médiocre traduction allemande.

MÉMOIRES DE MA VIE.

FREDERIC GUILLAUME, roi de Prusse, alors prince royal, épousa l'année 1706 SOPHIE DOROTHEE d'Hannovre. Le roi FREDERIC I. son père lui avoit donné à choisir entre trois princesses qui étoient celle de Suède, soeur de CHARLES XII. celle de Saxe-Weitz, et celle d'Orange, nièce du prince d'Anhalt. Celui-ci qui de tout temps avoit été tendrement chéri du prince royal s'étoit fort flatté, que son choix tomberoit sur sa nièce. Mais le coeur du prince royal étant épris des charmes de la princesses d'Hannovre, il refusa ces trois partis et sut par ses prières et ses intrigues obtenir le consentement du roi son père pour son mariage avec elle.

Il est juste, que je donne une idée du caractère des principales personnes qui composoient la cour de Berlin, et surtout de celui du prince royal. Ce prince, dont l'éducation avoit été confiée au comte DONA, possède toutes les qualités qui doivent composer un grand homme. Son génie est élevé et capable des plus grandes actions; il a la conception aisée, beaucoup de jugement et d'application; son cœur est naturellement bon, depuis sa tendre

jeunesse il a toujours montré un penchant décidé pour le militaire, c'étoit sa passion dominante, et il l'a justifiée par l'ordre excellent, dans lequel il a mis son armée. Son tempérament est vif et bouillant et l'a porté souvent à des violences, qui lui ont causé depuis de cruels repentirs. Il préféroit la plupart du temps la justice à la clémence. Son attachement excessif pour l'argent lui a attiré le titre d'avare. On ne peut cependant lui reprocher ce vice qu'à l'égard de sa personne et de sa famille. Car il combloit de biens ses favoris et ceux qui le servoient avec attachement.

Les fondations charitables et les églises qu'il a bâties font une preuve de sa piété. Sa dévotion alloit à la bigotterie, il n'aimoit ni le faste, ni le luxe. Il étoit soupçonneux, jaloux et souvent dissimulé. Son gouverneur avoit pris soin de lui inspirer du mépris pour le sexe. Il avoit si mauvaise opinion de toutes les femmes que ses préjugés causèrent bien du chagrin à la P. R. dont il étoit jaloux à toute outrance.

Le prince d'Anhalt peut être compté parmi les plus grands capitaines de ce siècle. Il joint à une expérience consommée dans les armes un génie tres propre pour les affaires. Son air brutal inspire de la crainte, et sa physionomie ne dément pas son caractère. Son ambition démesurée le porte à tous les crimes, pour parvenir à son but. Il est ami fidèle, mais ennemi irréconciliable et vindicatif à l'excès envers ceux qui ont le malheur de

l'offenser. Il est cruel et dissimulé, son esprit est cultivé et très-agréable dans la conversation quand il le veut. Mr. de Grumkow peut passer pour un des plus habiles ministres qui aient paru depuis long-temps, c'est un homme très-poli, d'une conversation aisée et spirituelle; avec un esprit cultivé, souple et insinuant il plaît sur-tout par le talent de sa tiriser impitoyablement, faculté fort en vogue dans le siècle où nous sommes. Il sait joindre le sérieux à l'agréable. Tous ces beaux dehors renferment un coeur fourbe, intéressé et traître. Sa conduite est des plus dérégées, tout son caractère n'est qu'un tissu de vices, qui l'ont rendu l'horreur de tous les honnêtes gens.

Tels étoient les deux favoris du P. R. On juge bien qu'étant l'un et l'autre d'intelligence et amis intimes, ils étoient très-capables de corrompre le coeur d'un jeune prince et de bouleverser tout un état. Leur projet de regner se voyoit dérouter par le mariage du P. R. Le prince d'Anhalt ne pouvoit pardonner à la princesse royale la préférence qu'il lui avoit donnée sur sa nièce. Il craignoit qu'elle ne s'emparât du coeur de son époux. Pour y mettre obstacle il tâcha de semer de la mésintelligence entre eux, et profitant du penchant que le P. R. avait à la jalousie, ils tâchèrent de lui en inspirer pour son épouse. Cette pauvre princesse souffrait des martyres par les emportemens du P. R. et quelques preuves qu'elle pût lui donner de sa vertu, il n'y eut que la patience qui pût le faire re-

venir des préjugés qu'on lui avoit donnés contre elle.

Cette princesse devint cependant enceinte et accoucha en 1707 d'un fils. La joie que causa cette naissance, fut bientôt convertie en deuil, ce prince étant mort un an après. Une seconde grossesse releva l'espoir de tout le pays. La P. R. mit au monde le 3. Juillet 1709 une princesse qui fut très-mal reçue, tout le monde désirant passionnément un prince. Cette fille est ma petite figure. Je vis le jour dans le temps que les rois de Dannemarc et de Pologne étoient à Potsdam, pour y signer le traité d'alliance contre CHARLES XII. roi de Suède, afin de pacifier les troubles de Pologne. Ces deux monarques et le roi, mon grand-père, furent mes parrains et assistèrent a mon baptême, qui se fit en grande cérémonie et avec pompe et magnificence. On me nomma FREDERIQUE SOPHIE WILHELMINE.

Le roi, mon grand-père, prit bientôt beaucoup de tendresse pour moi. A un an et demi j'étois beaucoup plus avancée que les autres enfans, je parlois assez distinctement et à deux ans je marchois seule. Les singeries que je faisais divertissoient ce bon prince, qui s'amusoit avec moi des journées entières.

La P. R. accoucha encore d'un prince l'année suivante, qui lui fut aussi enlevé. Une quatrième grossesse donna au mois de Janvier de l'année 1712 la vie à un troisième prince, qui fut nommé FREDERIC. Nous fûmes confiés, mon frère et moi, aux

soins de Madame de KAMKEN, femme du grand-maître de la garde-robe du roi, et son grand favori. Mais peu de temps après la P. R. étant allée à Hannovre, pour voir l'électeur son père, Madame de KILMANNSECK connue depuis sous le nom de Milady ARLINGTON, lui recommanda une demoiselle, qui lui servoit de compagnie, pour avoir soin de mon éducation. Cette personne, nommée LETTI, étoit fille d'un moine Italien, qui s'étoit enfui de son couvent pour s'établir en Hollande, où il avoit abjuré la foi catholique. Sa plume lui fournissoit le nécessaire. Il est auteur de l'histoire de Brandebourg, qui a été fort critiquée, et de la vie de CHARLES V. et de PHILIPPE II.

Sa fille avoit gagné sa vie à corriger les gazettes. Elle avoit l'esprit et le coeur Italien, c'est-à-dire très-vif, très-souple et très-noir. Elle étoit intéressée, hautaine et emportée. Ses moeurs ne démentoient pas son origine, sa coquetterie lui attiroit nombre d'amans qu'elle ne laissoit pas languir. Ses manières étoient Hollandoises, c'est-à-dire très-grossières, mais elle savoit cacher ces défauts sous de si beaux dehors, qu'elle charmoit tous ceux qui la voyoient. La P. R. en fut éblouie comme les autres et se détermina à la placer auprès de moi sur le pied de Demoiselle, avec cette prérogative néanmoins, qu'elle me suivroit par tout et seroit admise à ma table.

Le prince royal avoit accompagné son épouse à Hannovre. La princesse électorale y étoit accou-

chée en 1707 d'un prince. Nos âges se convenant, nos parens voulurent resserrer encore plus les noeuds de leur amitié en nous destinant l'un pour l'autre. Mon petit amant commença même en ce temps-là à m'envoyer des présens, et il ne se passoit point de poste que ces deux princesses ne s'entretinssent de l'union future de leurs enfans. Il-y-avoit déjà quelque temps que le roi, mon grand-père, se trouvoit fort indisposé; on s'étoit flatté d'un temps à l'autre que sa santé se remettrait, mais sa complexion extrêmement foible ne put résister long-temps aux atteintes de l'étiisie. Il rendit l'esprit au mois de Février de l'année 1713. Lorsqu'on lui annonça la mort, il se soumit avec fermeté et avec résignation aux décrets de la providence. Sentant approcher sa fin, il prit congé du prince et de la P. R. et leur recommanda le salut du pays et le bien de ses sujets. Il nous fit appeler ensuite, mon frère et moi, et nous donna sa bénédiction à 8 heures du soir. Sa mort suivit de près cette lugubre cérémonie. Il expira le 25. regretté et pleuré généralement de tout le royaume.

Le jour même de sa mort le roi **FREDERIC GUILLAUME** son fils se fit donner l'état de sa cour, et la réforma entièrement, à condition que personne ne s'éloigneroit avant l'enterrement du feu roi. Je passe sous silence la magnificence de ces obsèques. Elles ne se firent que quelques mois après. Tout changea de face à Berlin. Ceux qui voulurent conserver les bonnes grâces du nouveau roi, endos-

sèrent le casque et la cuirasse; tout devint militaire, et il ne resta plus la moindre trace de l'ancienne cour. Mr. de GRUMKOW fut mis à la tête des affaires et le prince d'Anhalt reçut le détail de l'armée. Ce furent ces deux personnages, qui s'emparèrent de la confiance du jeune monarque, et qui lui aidèrent à supporter le poids des affaires. Toute cette année ne se passa qu'à les régler et à mettre ordre aux finances qui se trouvoient un peu dérangées par les profusions immenses du feu roi.

L'année suivante produisit un nouvel événement très-intéressant pour le roi et la reine. Ce fut la mort de la reine ANNE de la grande Bretagne. L'électeur d'Hannovre devenu son héritier par l'exclusion du prétendant ou plutôt du fils de JAQUES II., passa en Angleterre pour y monter sur le trône. Le prince électoral, son fils, l'y accompagna et prit le titre de prince de Galles. Celui-ci laissa le prince son fils, nommé duc de Glocestre, à Hannovre, ne voulant pas risquer de lui faire passer la mer dans un âge si tendre. La reine, ma mère, accoucha dans le même temps d'une princesse, laquelle fut nommée FREDERIQUE LOUISE.

Cependant mon frère étoit d'une constitution très-foible. Son humeur taciturne et son peu de vivacité donnoient de justes craintes pour ses jours. Ses maladies fréquentes commencèrent à relever les espérances du prince d'Anhalt. Pour soutenir son crédit et en acquérir d'avantage, il persuada au roi

de me faire épouser son neveu. Ce prince étoit cousin germain du roi. L'électeur FREDERIC GUILLAUME, leur ayeul, avoit eu deux femmes. De la princesse d'Orange qu'il épousa en premières noces il eut FREDERIC I. et deux princes qui moururent peu après leur naissance.

La seconde épouse, princesse de Holstein-Glucksbourg, veuve du duc CHARLES LOUIS de Lunebourg, lui donna cinq princes et trois princesses, savoir CHARLES qui mourut empoisonné en Italie, par les ordres du roi son frère, le prince CASIMIR, empoisonné de même par une princesse de Holstein, qu'il avoit refusé d'épouser, les princes PHILIPPE ALBERT et LOUIS. Le premier de ces trois princes épousa une princesse d'Anhalt, soeur de celui dont j'ai fait le portrait. Il eut d'elle deux fils et une fille. Le Margrave PHILIPPE étant mort, son fils aîné, le Margrave de Schwed devint premier prince du sang et héritier présomptif de la couronne, en cas d'extinction de la ligne royale. Dans ce dernier cas tous les pays et les biens allodiaux me tomboient en partage. Le roi n'ayant qu'un fils, le prince d'Anhalt, appuyé de Grumkow, lui fit concevoir que sa politique exigeoit de lui qu'il me fit épouser son cousin, le Margrave de Schwed. Ils lui représentèrent que la santé délicate de mon frère ne permettoit pas qu'on fit grand fonds sur ses jours, que la reine commençoit à devenir si replette, qu'il étoit à craindre qu'elle n'eût plus d'enfans; que le roi devoit penser d'avance à la conservation de

ses états qui seroient demembrés, si je faisois un autre parti, et enfin, que s'il avoit le malheur de perdre mon frère, son gendre et son successeur lui tiendroient lieu de fils.

Le roi se contenta pendant quelque temps de ne leur donner que des réponses vagues, mais ils trouvèrent enfin moyen de l'entraîner dans des parties de debauche, où échauffés de vin, ils obtinrent ce qu'ils voulurent. Il fut même conclu que le Margrave de Schwed auroit dorénavant les entrées chez moi, et qu'on tâcheroit par toutes sortes de moyens de nous donner de l'inclination l'un pour l'autre. La Letti gagnée par la clique d'Anhalt, ne cessoit de me parler du Margrave de Schwed, et de le louer ajoutant toujours qu'il deviendrait un grand roi et que je serois bien heureuse, si je pouvois l'épouser.

Ce prince né en 1700, étoit fort grand pour son âge. Son visage est beau, mais sa physionomie n'est point revenante. Quoiqu'il n'eût que 15 ans, son méchant caractère se manifestoit déjà; il étoit brutal et cruel, il avoit des manières rudes et des inclinations basses. J'avois une antipatie naturelle pour lui, et je tâchois de lui faire des niches, et de l'épouvanter, car il étoit poltron. La Letti n'attendoit pas raillerie là-dessus et me punissoit sévèrement. La reine qui ignoroit le but des visites, que me faisoit ce prince, les souffroit d'autant plus facilement que je recevois celles des autres princes du sang et qu'elles étoient sans conséquence

dans un âge aussi tendre que le mien. Malgré tout ce qu'on avoit pu faire jusqu'alors, les deux favoris n'avoient pu venir à bout de mettre la mésintelligence entre le roi et la reine. Mais quoique le roi aimât passionnément cette princesse, il ne pouvoit s'empêcher de la maltraiter et ne lui donnoit aucune part dans les affaires. Il en agissoit ainsi parceque, disoit-il, il falloit tenir les femmes sous la férule, sans quoi elles dansoient sur la tête à leurs maris.

Elle ne fut pourtant pas long-temps sans apprendre le plan de mon mariage. Le roi lui en fit la confidence; ce fut un coup de foudre pour elle. Il est juste que je donne ici une idée de son caractère et de sa personne. La reine n'a jamais été belle, ses traits sont marqués et il n'y en a aucun de beau. Elle est blanche, ses cheveux sont d'un brun foncé, sa taille a été une des plus belles du monde. Son port noble et majestueux inspire du respect à tous ceux qui la voient; un grand usage dumonde et un esprit brillant semblent promettre plus de solidité qu'elle n'en possède. Elle a le coeur bon, généreux et bienfaisant, elle aime les beaux arts et les sciences, sans s'y être trop appliquée. Chaqu'un à ses défauts, elle n'en est pas exempte. Tout l'orgueil et la hauteur de la maison d'Hannovre sont concentrés en sa personne. Son ambition est excessive, elle est jalouse à l'excès, d'une humeur soupçonneuse et vindicative, et ne pardonnant jamais à ceux dont elle croit avoir été offensée.

L'alliance qu'elle avoit projetée avec l'Angleterre par l'union de ses enfans lui tenoit fort à coeur, se flattant de parvenir peu à peu à gouverner le roi. Son autre point de vue étoit de se faire une forte protection contre les persécutions du prince d'Anhalt et enfin d'obtenir la tutelle de mon frère en cas que le roi vint à manquer. Ce prince se trouvoit souvent incommodé, et on avoit assuré la reine qu'il ne pouvoit vivre longtemps.

Ce fut environ en ce temps-là que le roi déclara la guerre aux Suédois. Les troupes prussiennes commencèrent à marcher au mois de Mai en Poméranie où elles se joignirent aux troupes Danoises et Saxonnnes. On ouvrit la campagne par la prise de la forte ville de Vismar. Toute l'armée réunie au nombre de 36000 hommes marcha ensuite vers Stralsund pour en former le siège. La reine, ma mère, quoique déréchef enceinte, suivit le roi à cette expédition. Je ne ferai point le détail de cette campagne, elle finit glorieusement pour le roi mon père, qui se rendit maître d'une grande partie de la Poméranie Suédoise. On me confia uniquement pendant l'absence de la reine aux soins de la Letti, et Madame de Roukoul qui avoit élevé le roi fut chargée de l'éducation de mon frère. La Letti se donna un soin infini pour me cultiver l'esprit, elle m'apprit les principaux élémens de l'histoire et de la géographie, et tâcha en même temps de me former les manières. La quantité de